

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 10

Artikel: Les mémoires de Mistral : [suite]
Autor: Chambaz, Octave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204086>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Charente, Poitou, Berry : « fouger », « fougnier ». *Berce* (berceau), Rabelais : le « bers ».

Brama (crier), Rabelais : « Je « brame » par Dieu de male rage de faim ».

Cein (ce). De « cen », autrefois mis pour « ce ». — Rabelais écrit : « Cen » dessus dessous, par « ce » dessus dessous (ce qui est dessus, dessous).

Mé (pétrin), Rabelais : « Comme la poste de dans la « mect ».

Eclafa, Provençal : « esclafa » (éclater de rire).

Veri (tourner), Rabelais : « virollet » (petit moulin pour amuser les enfants).

Coques (noix), Rabelais : « quecas ». — Berry, « quecas ». — Saintonge : « cacos ».

Perte (trou), Rabelais : « pertuys ».

Hotô, Rabelais : « hostiaire ».

Ora (à présent), Catalan : « tot ora » (à l'instant).

— Bressan : « tot ore ». — Limousin : « tout ôro. — Toulousain : « arometys » (à l'heure même). — Rabelais : « tout « ares » métys ».

Cabra (chèvre), Rabelais : « sang de les cabres ! » (juron gascon).

Fy (foi), Rabelais : « Jurant sa « fy ».

Patrouiller, Rabelais : « Il « patrouilloit » par tous lieux ».

Ressat. (souper pour fêter la fin de la moisson). Rabelais : « reciner » (faire collation dans l'endroit même). En messin : « ressené ». En franc-comtois : « ressie ». Montaigne dit : « A Paris, le goûter s'appelait autrefois « reciner ».

Toupine, Rabelais : tupins (pot de terre). « De ceulz qui vendent chaires cuites en « tupins ».

Grafigner, Rabelais, parlant de Gargantua, dit : « Les chiens lui « graphignaient » le nez ».

A. ROULLIER.

Petites annales de février.

1773. Jean-Jacques, fils de Jacques Mouron, mort le 14, des suites du froid qu'il avait pris quelques jours auparavant en voulant passer le St-Bernard, avec une recrue d'autres enrôlés. Il a été ramené de là sur une charrette, et de ses camarades les uns ont péri sur les lieux, les autres sont revenus comme ils ont pu, avec grand péril de perdre quelques-uns de leurs membres. Celui-ci étoit âgé de 27 ans. Il a été enseveli le 16.

(Registre des décès de Corsier.)

Sulfatage. — Deux vigneron parlent de la dernière récolte.

— Quant à moi, dit l'un, j'avais « asphalté » toutes mes vignes et je m'en suis bien trouvé.

Miracle. — Dans un registre de l'état civil on lit l'inscription suivante :

« Ce jour, 4 janvier 1906, la femme **, âgée de 25 ans, a donné le jour à un enfant aveugle. »

LES MÉMOIRES DE MISTRAL

II

CETTE vaillante jeune fille, armée seulement de sa grâce et de sa virginité, pouvait bien, dans sa passion, croire remporter la victoire ; elle pouvait, charmante qu'elle était, et charmée elle-même par son long rêve d'amour, croire qu'un jeune homme, isolé comme moi dans un Mas, à la fleur de l'âge, devait tressaillir d'émotion à son premier roucoulement. Mais l'amour étant le don et l'abandon de tout notre être, n'est-il pas vrai que l'âme qui se sent poursuivie pour être capturée fait comme l'oiseau qui fuit l'appelant ? N'est-il pas vrai, aussi, que le nageur, au moment de plonger dans un gouffre d'eau profonde, a toujours une passe d'instinctive appréhension ?

Toujours est-il que, devant la chaîne de fleurs, devant les roses embaumées qui s'épanouissaient pour moi, j'allais avec réserve...

... Et alors, entre elle et moi, s'engagea une correspondance où, plutôt, un échange d'amour et d'amitié qui dura plus de trois ans : moi, galamment, abondant vers son faible, pour la sevrer, peu à peu, si je pouvais ; elle, de plus en plus endolorie et ferme, me jetant de lettre en lettre ses adieux dé-

Médecins et pharmaciens.

Les remèdes simples.

Un aveu ; tout s'explique.

AINSI, docteur, dans vos notes d'honoraires, vous faites la part de la mise en scène ?

— Il le faut bien ; sans cela vous ne nous prendriez pas au sérieux. Les gens sont si drôles. Il faut les prendre comme ils sont. C'est encore ce qui leur fait le plus plaisir, quand bien même c'est à leur détriment. Avez-vous encore un moment ?...

— Mais, sans doute, docteur, continuez, continuez...

— Une augmentation des honoraires nous semble être très juste quand un médecin guérit un malade qui a suivi auparavant, sans résultat, le traitement prescrit par d'autres médecins.

Consulté par un jeune homme atteint d'une maladie de la prostate, lequel avait employé déjà plusieurs médications, je lui prescrivis simplement des lotions d'eau froide.

A sa troisième consultation, il m'annonça qu'il était guéri.

Il aurait dû, ce me semble, me savoir d'autant plus gré de sa guérison qu'elle avait été obtenue, après l'emploi prolongé et inutile de médicaments coûteux, par un traitement prompt dans ses résultats, et n'ayant nécessité aucune dépense. Il n'en fut ainsi. Je lui avais demandé cinq francs.

— Cinq francs ! lui entendis-je dire, comme il s'en allait, à son frère qui l'accompagnait, cinq francs pour m'avoir conseillé de l'eau froide ! C'est un peu cher.

— C'est vrai, lui dit son frère, mais elle t'a guéri.

✱

C'est ainsi que les malades savent rarement gré au médecin d'une guérison obtenue par des moyens très simples. Depuis ce cas-là, tout en continuant à conseiller les lotions avec l'eau froide, j'ai soin de prescrire, pour y être ajoutée, une teinture alcoolique quelconque.

Le malade auquel j'avais ordonné ces lotions m'avait été envoyé par un pharmacien ; je l'ignorais. Celui-ci fut naturellement furieux de ma formule, si simple, qui lui enlevait la perspective d'une série de remèdes.

— Je lui enverrai à l'avenir des malades, dit-il à une personne qui me le rapporta, pour qu'il leur conseille de l'eau froide ! Je ne serai pas si fou !

sespérés... De ces lettres, voici la dernière que je reçus. Je la reproduis telle quelle :

« Je n'ai aimé qu'une fois, et je mourrai, je te jure, avec le nom de Frédéric gravé seul dans mon cœur. Que de nuits blanches j'ai passées en songeant à mon mauvais sort ! Mais, hier, en lisant tes consolations vaines, je me fis tant de violence pour retenir mes pleurs que le cœur me défaillit. Le médecin dit que j'avais la fièvre, que c'était de l'agitation nerveuse, qu'il me fallait le repos.

« — La fièvre ! m'écriai-je ; ah ! que ce fût la bonne !

« Et, déjà, je me sentais heureuse de mourir pour aller t'attendre là-bas où ta lettre me donne rendez-vous... Mais écoute, Frédéric, puisqu'il en est ainsi, lorsqu'on te dira, et va, ce n'est pas pour longtemps, lorsqu'on t'annoncera que j'aurai quitté la terre, donne-moi, je t'en prie, une larme et un regret. Il y a deux ans, je te fis une promesse : c'était de demander tous les jours à Dieu qu'il te rendit heureux, parfaitement heureux... Eh bien ! je n'y ai jamais manqué, et j'y serai fidèle, jusqu'à mon dernier soupir. Mais toi, ô Frédéric, je te le demande en grâce : lorsqu'en te promenant tu verras des feuilles jaunes rouler sur ton passage, pense un peu à ma vie, flétrie par les larmes, séchée par la douleur ; et, si tu vois un ruisseau qui murmure doucement, écoute sa plainte : il te dira comme je t'aimais ; et si quelque oisillon t'effleure de son aile, prête l'oreille à son gazouillis, et il te dira, pau-

Les pharmaciens, cela se comprend, aiment les médecins qui prescrivent force drogues et paquets.

L'addition de quelque teinture à l'eau froide ordonnée pour lotion à un autre mobile que la crainte de déplaire au pharmacien. Beaucoup de malades ne croient pas à l'action de moyens simples et négligent leur emploi.

Dans une épidémie de fièvre typhoïde, à la campagne, j'ai calmé la fièvre et j'ai obtenu, je n'en doute pas, plusieurs guérisons en faisant frictionner le corps des enfants dont la peau était couverte d'un enduit de crasse, avec des linges mouillés d'eau additionnée d'un peu d'eau-de-vie camphrée. Sans la prescription de ce mélange, les lotions d'eau n'auraient pas été employées.

✱

Les maladies graves sont souvent pour le médecin une source de préoccupations et d'inquiétudes constantes.

Pendant le traitement d'une maladie de ce genre, pendant cette lutte contre la mort, lutte à péripéties variables, à chances douteuses, le médecin est soutenu par l'espoir de triompher, bien qu'il sache que le succès ne vient pas toujours récompenser les combinaisons les plus habiles, les efforts les plus persévérants.

Qu'on le croie, la vue d'un homme miné par un mal incurable, d'un cadavre qui vit encore, cadavre qui se plaint, qui pleure, qui se lamente, fait toujours une certaine impression sur l'homme le plus aguerri ; plus d'impression encore que celle d'un cadavre sans vie et sans parole.

Un enfant intelligent, d'une physionomie gracieuse, charmant au possible, fut atteint de la fièvre typhoïde et, après plusieurs semaines, de la gangrène de la face. Appelé en consultation, je le trouvai seul, isolé, lui, naguère l'idole de ses parents. Une garde était à l'extrémité de la chambre, près de la fenêtre. Sa mère, jeune femme aimée et considérée, était dans une pièce voisine. Je la fis prier de venir. Elle vint, mais s'arrêta sur le pas de la porte, et comme je paraissais étonné, plus qu'étonné :

— Voyez, me dit-elle, est-ce encore mon enfant ?

✱

Mais, laissons ces tristesses. Revenons à nos moutons.

J'ai remarqué que ce sont les notes des soins donnés aux malades défunts que l'on acquitte

vette ! que je suis toujours avec toi... O Frédéric ! je t'en prie, n'oublie jamais Louise ! »

Voilà l'adieu suprême que, scellé de son sang, m'envoya la jeune vierge dans un petit portefeuille de velours cramoisi, sur la couverture duquel elle avait brodé, avec ses cheveux châtain, mes initiales au milieu d'un rameau de lierre.

Je me ferai la touffe de lierre,
Je t'embrasserai.

Pauvre et chère Louise ! A quelque temps de là, elle prit le voile et mourut peu d'années après. Moi, encore tout ému, au bout d'un si long temps, par la mélancolie de cet amour étiolé, défleuri avant l'heure, je te consacre, ô Louise, ce souvenir de pitié et je l'offre à tes mânes errant peut-être autour de moi !

Et maintenant à vous, surtout, patoisants romands, amis bien chers, fermement décidés à lutter de toutes vos forces et jusqu'au bout pour la sainte cause, d'être attentifs à la version, improvisée à votre adresse, de ce conte délicieux : *Jarjaye au paradis*. S'il ne vous paraît pas tout à fait tel que je vous l'annonce, rejetez-en la faute, sans hésiter, sur le traducteur.

Jarjaye, on coumchénero dé Tarascon (on indrafi dé per lé iau san ti catoliquo), vin-te pas on bi dzo

le plus promptement et le plus généreusement. Pourquoi?...

Un malade est-il atteint d'une affection très dangereuse ou très douloureuse, combien n'est-il pas heureux de la visite du médecin. Les soins dévoués de celui-ci, ses conseils, ses paroles d'encouragement et de consolation paraissent hors de prix. Les remerciements, les témoignages verbaux de reconnaissance sont des plus vifs. Si le malade guérit, cette vive reconnaissance pourrait bien disparaître le quart d'heure de Rabelais venu. Mais s'il meurt, c'est différent: les héritiers paieront promptement, sans demander une diminution de la somme demandée.

On pourrait dire vraiment que les médecins ont intérêt à enterrer leurs malades.

En tram.

Entendu dans le « Tour de Ville ».

— Alors, cher maître, ce nouveau volume de poésies se vend bien?

— S'il se vend bien! C'est-à-dire qu'il se vend comme du pain.

— Au poids, alors!

✱

Sur la plateforme, un samedi soir. Entre deux messieurs, en costume de soirée.

— On en a bien pour jusqu'à minuit?

— Oh! j'en ai pas.

— C'est que le programme est encore assez chargé...

— Ben oui, mais si y commencent à l'heure « rectale »...

La coin de la ménagère.

Mon cher Conteur,

Madame S*** demande par ton intermédiaire, à ses sœurs, les ménagères, de venir à son secours. Si M. S***, son seigneur et maître, n'a pas d'autre exigence que de vouloir, à son dîner, de bonnes pommes de terre frites, dorées et croquantes comme des brioches, il n'est point trop exigeant et rien n'est plus aisé que de le satisfaire.

Mme S***, en cuisinière économe, aura voulu sans doute ménager trop la graisse, et voilà pourquoi ses pommes de terre frites n'ont jamais réussi. Ce n'est d'ailleurs là qu'un semblant d'économie, en ce sens que la graisse employée à la friture des pommes de terre n'est point perdue; on peut l'utiliser plusieurs fois.

Pour avoir de bonnes pommes de terre frites, il faut les couper en forme de petits bâtons. On les essuie soigneusement avec un linge.

à péta la groula, et ma fai, lo pourro corps, tsi, lé ge elliou, dein l'autro mondo. Et lo vouaïque que rébedoulè et rébedoulè, mè pourro z'amis! dein onna né, tjaizt-vo, asse naire! avau dai crau, avau dai rupitès que se crayaî dè n'itre jamé fotu dein vaire lo fond. Tot paraî, à la fin, à fodece bètetiulâ et rebètetiulâ, sè rëtraôvè su sè piautès, et à l'avi que sè tatâvè dai pî à la tita, damachin lè bougnès, l'apéchaî traluire oquiè, pas pllie gros qu'onna tsandaila, mâ lhein, bin lhein... S'einmodè drai contrè et, apri s'itr'incoblyâ mè dè ceint iadzo, l'arrouvè vers la cliertâ, que s'est trovâ itre onna grocha lanterna pindyâ ad coutset d'na petita porta iau l'é-tai marqua: *Intrâye daô paradis.*

Jarjaye tenalyè la pècllietta; l'étaî cottâ. Adon balhiè on coup dè pî et l'odè ci que tint la elliâ, que lai diant saint Pierro, que criè:

— Couè-te cein?

— L'est mè.

— Coui, tè?

— Jarjaye.

— Quin Jarjaye? L'in a bin dai Jarjaye?..

— Jarjaye dè Tarascon.

— Ah! ah! Jarjaye dè Tarascon, elliâ tsëravouîta! fâ saint Pierro in advrin on petit guitset, et t'as lo toupet dè veni tapâ ad paradis? Mâ te ne sâ pliequa cein que te fâ, t'is tot perdu, te vaî lè chindzo!... Craî-toû qu'on tè volhiè cè, tè que te n'a pas rëde onna prayîre dû que t'irè bouébo; tè que, quand ta fenna tè desai: « Jarjaye, vin à la messa », te lai

Les faire cuire une première fois dans la graisse, pour les attendrir. Les ressortir et les bien égoutter. Puis, quelques minutes avant le repas, leur faire subir une seconde cuisson dans la graisse bouillante.

Retirer les pommes de terre avec la poche-écumoire lorsqu'elles sont dorées et croquantes. Il importe que, durant la cuisson, les pommes de terre baignent complètement dans la graisse.

Voilà, mon cher Conteur, la recette que j'emploie et dont je me suis toujours bien trouvée. Si mon mari a quelque raison de bougonner — sont-ils jamais satisfaits, nos tyrans bien-aimés? — ce n'est pas, assurément, au sujet des pommes de terre frites que je lui sers à son dîner. Il s'en régale chaque fois.

Une de tes fidèles abonnées,

Mme T.

La livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants:

Le réveil de l'Isant, par M. Reader. — Madame Barraud à Paris. Nouvelle, par F. Dupin de Saint-André. (Seconde et dernière partie.) — Le paysan russe, par Louis de Soudak. (Seconde et dernière partie.) — Le théâtre d'Edmond Rostand, par Georges Loiseau. — Au pays de la houille, par S. Grandjean. (Seconde et dernière partie.) — Une excursion aux îles du Commandeur et au Kamtchatka, par Madeleine-Adrien Monod. (Troisième partie.) — Une gageure. Conte, par W. de Volbort. — Variétés. La musique nationale en Suisse, par William Cart. — Le téléphone à Londres. Boutade britannique, de Jérôme K. Jerome. — Chroniques parisiennes, anglaise, hollandaise, russe, suisse allemande, scientifique, politique.

Bureau de la Bibliothèque universelle:

Place de la Louve, 4, Lausanne

In memoriam. — Comment, Louise, il y a trois mois à peine que ton mari est mort et déjà tu quittes le deuil?

— Oh! ma tante, vous connaissiez mon pauvre Victor! Il me disait toujours que les couleurs sombres ne m'avantagent pas. Si ce chéri vivait, il m'approuverait certainement.

Les natifs de mars. — Ce n'est pas de notre voisine, la planète Mars, qu'il s'agit; c'est du mois de mars. Et justement nous y sommes.

Les personnes qui naissent sous le signe du bélier (mars) ont le sang chaud, violent. Ils aiment les aventures. Ils ont des inclinations tendres et amoureuses.

Coquin de printemps!

Devinette.

Le mot de notre dernière charade est *chardonneret*. — 30 réponses justes. La prime est échue à M. Alphonse Pellis, à Nyon.

répondaî: « Vaî, déman », et te t'infattavè ad cabaret astou que l'avai veri lè pî; tè que, quand t'ofèssai tenâ, te rîguenâvè: « Oh! oh! d'juan ai guelhiès per lè d'amon! »; tè que te medzivè gras, lo devindro quand te pouâvè, lo degando quand t'avai, in fazin: « Quin vignè pire! L'est la tser que fâ la tser; cein qu'intrè dein la bouéla ne pad pas fère daô mau à l'âma »; tè que, quand l'angelusse senâvè, à la plliace dè fère la craî, quemin fant ti lè bons chrétiens, t'advressai la gaôla po bailâ: « L'ai ia on pouè dè peindu à la elliotse! »; tè que quand ton père cudhivè t'averti po ton bin, dinche tot galézamin: « Fâ pas cein, m'n'infant, lo bon Diu poret tè puni! »; tè lai répliquâvè, in rizottin et lévîn lè z'épaulès: « Lo bon Diu, Coui l'a vu? N'in a min! On iadzo qu'on est mort tot est bin mort! » Ne sè pas quemin t'as lo front dè chaî veni!

Lo pourro Jarjaye, — devenâ-vo vaî? — irè mau dein sa tsemise, et quequelhiè, in gruleint dein sè tsauussè:

— Ne... ne dio... ne dio pas lo contro, monchu saint Pierro, su on tot... on tot croyou... Mâ ne savè pas qu'apri la mort... lai avai tant... lai avai tant dè cî commairce et dè elliâ trabyatira!... Enfin quiet... lo vin l'est vessâ, lo faut baire... Mâ, dévant dè m'invouyî autra part, se vo plié, monchu saint Pierro, laissî-mè... laissî-mè vaire on tot petit moment m'n'oncloyo, po lai racontâ cein que sè passè pè Tarascon.

— Qu'in oncloyo?

Mot carré

Proposé par un de nos lecteurs.

Mon premier le soir s'exécute;
Mangez mes seconds, chauds ou froids;
Mon tiers préserve de la chute;
Mon quatrième est près des rois.
Mon dernier... Dois-je le décrire?
Non! C'est assez. A moi de rire.

PRIME: Un exemplaire de « A la veillée », de Alfred Ceresole. — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

La semaine-attractions.

Théâtre. — Dimanche 10 mars, en matinée à 2 1/4 h., à la demande générale, irrévocablement huitième et dernière représentation de *Mademoiselle Josette, ma femme*. Le spectacle commencera par *L'Extra*, vaudeville de M. Pierre Weber. Le soir, à 8 heures, *L'Ami Fritz*, comédie en 3 actes de Erckmann-Chatrain, et *Le bon Juge*, vaudeville en 3 actes de M. Alexandre Bisson. — Jeudi 14, dimanche 17, matinée et soirée et mardi 19 mars, 4 représentations de *Les cinq sous de Lavarède*, pièce à grand spectacle en 5 actes et 14 tableaux.

Kursaal. — Le Kursaal a recommencé hier ses spectacles ordinaires, avec un programme qui, certes, ne l'est point. De nombreuses attractions, vraiment remarquables, y figurent et le cinématographe donne une longue série de sujets tout nouveaux. Il y en a pour une semaine. Qu'on ne manque pas l'occasion; elle vaut. Voir d'ailleurs le détail aux annonces.

Théâtre du Peuple. — Le Théâtre du Peuple nous donnera mardi une première représentation de *La Glu*, de Richepin. Cette pièce, comme les précédentes, a été étudiée et montée avec le plus grand soin.

Choralia. — Demain soir, dimanche, à la Maison du Peuple, la Choralia qui, sous la direction de M. Frommelt, tend à devenir toujours plus une « estudiantina classique », donnera un concert très intéressant, avec le concours de M. Emile Morax et du Photo-Club.

Semonce hygiénique.

Si l'on demande aux gens qui se plaignent de leur santé quelle est leur manière de vivre, on peut, dans la plupart des cas, établir qu'ils commencent leur journée par une grande sottise, en buvant pour leur déjeuner du café chargé. Mais le café n'est une boisson inoffensive que pour les gens robustes et absolument sains et encore à la condition d'en user modérément. Toutes les autres personnes, notamment les malades, les femmes et les enfants devraient renoncer complètement au café. Ils peuvent, par contre, se reconforter, en buvant le célèbre café de malt de Kathreiner, absolument inoffensif, agréable et bienfaisant, lequel, au point de vue de la composition et de son bon goût, remplace avantageusement le café.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

— M'n'oncloyo Matéry...

— T'n'oncloyo Matéry? Te mè fâ on galé! L'a por ceint'ans dè purgatoire.

— Pas possiblo! Po ceint'ans! et qu'avai-tè fè?

— Te tè sovîn que portavè la craî ai procèchons. Eh bin! on dzo dai bons fonds sè balhîran lo mot, et ion sè met à fère ad momint iau passavè: « Vouaiti-vaî Matéry que portè la craî! » On pou pllie lhein on autro dit ein rëcafallin: « Mè bombardâ se n'est pas Matéry que portè la craî! »... et onco pllie lhein on troisième que bramè: « Tai lé! tai lé Matéry! qu'est-te que portè? » Adan te n'oncloyo, goncloyo dè lè z'ouère, lai fâ: « Onna granta bourtiâ quemin tè! » Et que déchu n'a pas pu in rêveni: tsi lè quatre fers in l'air et craiva dè colère!

— Et bin, adan, se vaî la bonté, appellâ-vaî ma tanta Dorothée, qu'étaî destra, mâ destra veria su la religion.

— Va tè outsi! daiss'itrè avoué lo diabyo, ne lé jamé vussa...

— Que elliche satsè avoué lo diabyo, cein ne m'ébayè pas; ca, avoué-tota sa môméri, l'avai onna lingua, mâ onna lingua d'aspique... Imaginâ-vo que...

— Tiaistè! nè pas lezi dè m'amuzâ avoué tè; nè faut allâ advri à n'on pourr'écouali que son bourriquo vint d'invouyî ad paradis d'on coup dè pî.

(La fin samedi.)

(Communiqué par M. O. Chambaz.)